

# Les Faiences bleues

Marie Michel

extrait

La maison est la première à l'entrée du village. On y accède par la route pierreuse qui monte raide depuis la mer jusqu'à la montagne d'Ida et le temple de Zeus. Sitôt franchie la bifurcation vers le temple, on longe le mur du cimetière jusqu'à la place du village, souvent balayée par le vent qui fait tourbillonner la poussière autour du platane, énorme, dont l'ombre s'étend jusqu'à l'abreuvoir des bêtes. Au centre de la place, on sent un vide, un espace trop grand que le transformateur électrique voudrait pouvoir combler de sa modernité démodée. Sur le pylône de métal gris, une tête de mort est dessinée en rouge : *öliim tehlikeli*.

À la place de ce transformateur, il y avait autrefois l'église orthodoxe. Avant les massacres, l'exode et la démolition. Oui, on a démolì l'église. Pas brûlé : on l'a démontée, pierre à pierre. Et avec ces mêmes pierres, on a construit une école, plus haut, sur les décombres du cimetière chrétien. Reste le cimetière musulman, qui dégringole vers la place, jusqu'à la maison de Suzanne. D'ailleurs, cette maison pourrait bien être celle du gardien du cimetière. À moins qu'elle n'ait été la sacristie de l'église détruite. Non, elle est trop humble pour une sacristie. C'est une petite maison carrée, dépourvue de ces plafonds de bois sculpté qui ornent les belles maisons du village. Celles des riches, ou plutôt celles de ceux qui étaient riches puisque maintenant, la plupart sont abandonnées ; et même si elles ne le sont pas, on pourrait croire qu'elles le sont, quand elles ne tombent pas en ruines, comme celle qui vient de perdre tout un pan de mur, écroulé dans le chemin : l'année prochaine, elle ne sera plus là. On ne retrouvera qu'un tas de pierres éboulées parmi les mauvaises herbes. À moins qu'elle ne soit rachetée in extremis par quelqu'un d'Istanbul, ou un étranger qui paie en mark la chance d'un départ vers une nouvelle vie dans la banlieue d'Izmir. En attendant, on a accroché la pancarte pour l'offre

de vente : *satilik*. Et on a quitté le village pour vivre au port. Adieu !  
La vieille ruine...

A l'étage, on peut voir les fauteuils défoncés encore disposés en cercle ; la trace plus claire laissée sur le plancher, à l'emplacement de ce qui devait être un tapis. Des lambeaux de papier peint sont toujours accrochés mais leurs couleurs ont rendu l'âme. Dans la pièce du bas qui devait être la cuisine, le crépi bleu que les femmes badigeonnent sur les murs en mélangeant le bleu de lessive à la chaux a mieux résisté, surtout dans le placard où l'on devine la silhouette d'une casserole, oubliée dans la poussière.

La porte de la maison de Suzanne n'a pas de verrou, ou plutôt elle n'en a plus. Elle est équipée, à l'intérieur, d'une mécanique compliquée de ressorts qui ont dû autrefois la rendre inviolable. Mais le système est cassé. On se contente maintenant de passer une courte chaîne dans l'anneau double scellé dans chacun des deux battants, pour verrouiller le tout avec un cadenas dont la serrure n'a pas opposé beaucoup de résistance. Suzanne est entrée, en laissant Thomas au milieu des valises et des sacs posés là par le chauffeur de taxi. L'enfant fatigué s'est assis sur le perron.

Quand la voiture s'est arrêtée devant la maison, personne n'était là pour les accueillir, lui et sa mère : ceux qui travaillent aux champs sont déjà partis et il est encore trop tôt pour que les vieux et les enfants viennent tromper leur ennui sous le platane.

Sur le carrelage de l'entrée, Suzanne a retrouvé les petits cubes de mort-aux-rats posés là pour décourager les intrus qui auraient voulu occuper les lieux à sa place. Le poison est intact. Elle le ramasse avec précaution, en le faisant glisser sur un vieux journal, avant de le mettre à la poubelle. Maintenant, elle voudrait aussi ouvrir les volets mais la vigne du jardin a poussé jusqu'aux fenêtres, qui disparaissent presque sous l'abondance des feuilles. Cette vigne est envahissante : elle s'étire le long du mur, s'entortille au chèvrefeuille qu'elle étouffe, ne craint pas les épines du vieux rosier... Son ombre épaisse protège du soleil de midi, quand la chaleur crépite autour des pins. À cette heure, même les oiseaux se taisent, tandis que monte l'odeur de résine. Dans ce silence trompeur, les brindilles sèches craquent, déplacées peut-être par le glissement d'un serpent, tandis que la maison se replie sur elle-même, sur Suzanne, son enfant et leur solitude. C'est bien comme ça : Suzanne voulait se retrouver seule. Seule, loin du monde et des hommes. Ses hommes à elle qui viendront peut-être la rejoindre. Celui à qui elle ne peut plus rien donner et celui qui fait mine de ne rien vouloir lui prendre.

C'était l'été dernier : il était venu à la poste pour appeler son fils, en Italie. Suzanne était là aussi, mais elle a oublié pour qui elle était là sinon, déjà et sans le savoir encore, pour lui.

Toute la journée, les gens du village avaient gaulé les amandes. Ils appuyaient leurs échelles aux troncs des arbres et frappaient les branches pour faire tomber les fruits, qui rebondissaient sur les draps étendus par terre pour les recevoir, avec ce bruit mat semblable à celui des premières grosses gouttes de pluie de l'orage : les champs étaient couverts de draps blancs. On voyait des familles entières s'agiter autour avec les gaules, les paniers et les grands sacs de chanvre où s'entassaient les amandes cueillies, parfaites dans leur gangue de duvet léché de feuilles fines. Quand les sacs étaient pleins, les hommes aidés par les enfants les chargeaient sur leurs épaules pour les porter jusqu'à la poste.

Il était assis là, seul sur le banc. Quand elle était venue s'asseoir près de lui, il avait dit que la vie de ces gens était dure. Elle s'en souvenait de ces mots-là car au même moment, elle avait pensé que sa vie à elle pourrait être douce avec cet homme assis près d'elle. Pas dure, non : douce. Comme une amande.

Pourquoi avait-elle pensé cela, à ce moment-là ? Et pourquoi cet homme-là, qu'elle connaissait si peu ? Pourquoi pas un autre ? Pourquoi n'aimait-elle plus Guillaume ? Quand la faille avait-elle commencé à se creuser ? Combien de temps passé à tenter de se convaincre qu'il n'en était rien ? Jusqu'à cette évidence, révélée à la lumière du désir qui s'était emparé d'elle, comme une maladie se serait emparée de son corps : en le modifiant, de l'intérieur. Mais en apparence, rien n'avait changé, à tel point qu'elle se demandait parfois si les quelques mots qu'ils avaient échangés ce jour-là avaient bien été prononcés.

Plusieurs fois, ils s'étaient retrouvés à la poste. Quand elle traversait la place, en sortant de chez elle, elle ne pouvait s'empêcher de tourner la tête vers sa maison à lui, toute proche : perchée sur la colline, elle jouait à cache-cache avec les branches d'un acacia dont le feuillage épais ne laissait apparaître que le toit de tuiles et la partie supérieure de la façade crépie d'ocre. Au gré du balancement des branches dans le vent, Suzanne pouvait voir le petit balcon de fer forgé et les fenêtres de l'étage d'où il l'observait peut-être lui-même...

Bien qu'elle n'en ait jamais été sûre, elle pensait qu'il devait la guetter, lui aussi. Elle avait cette intuition qu'ils s'épiaient mutuellement, l'un et l'autre cachés : lui dans l'ombre de sa maison du haut, elle dans le petit jardin de sa maison du bas, comme deux chats qui se cherchent en feignant de regarder ailleurs.

Quand Suzanne sortait de chez elle et allait s'asseoir sous l'auvent de la poste, ce n'était que pour mieux s'offrir à cette attente qui ne voulait pas encore dire son nom. Elle s'usait les yeux à tenter de le surprendre, dans l'ombre des volets mi-clos, en espérant qu'il vienne la rejoindre. Et il venait...

Suzanne le voyait descendre le petit chemin caillouteux, coiffé de ce léger chapeau de paille un peu désuet qu'elle aimait bien. En la trouvant, assise sous l'auvent, il prenait un air étonné et, tout en expliquant qu'il devait téléphoner en Italie, il la prenait par le bras. Ils bavardaient de tout et de rien, de mille choses anodines que le simple plaisir d'être ensemble rendait charmantes.

Consciente de la fragilité de ces moments volés, Suzanne retenait son souffle ; lui, volubile, se laissait aller à la douceur des confidences. Elle écoutait, déjà inquiète à la seule idée que cette voix puisse bientôt se taire et lui manquer.

Pourquoi se confiait-il ainsi à Suzanne ? Peut-être était-il parvenu à ce moment de l'existence où l'on hésite entre le désir de retenir le temps qui passe et la tentation d'en précipiter la fuite. Il avait compris que Suzanne était prête à lui faire le cadeau de ce qu'il n'osait plus espérer. Mais croyait-il encore assez en lui-même pour imaginer un avenir avec elle ? La jeunesse de Suzanne le ramenait aussi à la nostalgie de ce qu'il n'était déjà plus : « Ma petite », disait-il, comme pour se convaincre de l'impossibilité de son désir ; « Ma petite », répétait-il doucement, avec la détresse de celui qui voit la force lui échapper. Mais quelle force ? Celle qui peut soulever les montagnes ? Ou celle qui les anéantit ? Il se sentait pris au piège. Une rage froide montait en lui, qui durcissait son visage et rendait sa voix presque blessante. Alors, Suzanne avait peur : il disait qu'il devait rentrer chez lui parce que sa femme l'attendait.

A la fin des vacances, il avait fallu partir. Sans rien dire, Suzanne avait replié les rideaux ; glissé les boules crissantes de naphthaline dans les malles ; fermé les volets et le cadenas. Suzanne était rentrée chez elle, à Paris, où rien de plus ne l'attendait que ce qu'elle avait quitté sans regrets deux mois plus tôt.

Il y avait eu la rentrée des classes ; les feuilles mortes que l'on balaie dans le caniveau ; les derniers soleils et les premiers brouillards ; Noël... et puis plus rien. Rien d'autre que les aller-retour de Thomas entre la maison et l'école ; les reportages de Guillaume, ses départs vers des pays toujours plus lointains ; toujours plus longtemps. Mais Suzanne était habituée ; plutôt, elle avait fini par s'habituer. Il lui avait fallu douze ans. Au début, elle ne supportait pas ces départs. Elle pleurait, comme doivent pleurer les femmes de marins, jeunes mariées abandonnées sur le quai. Elle avait beaucoup pleuré, surtout quand la naissance s'était annoncé et qu'elle s'était retrouvée prisonnière de ce ventre qui grossissait, avec la peur que l'enfant vienne plus tôt que prévu et qu'il faille déjà lui expliquer l'absence de son père. Oui, elle avait pleuré : sur elle-même, sur son enfant et sur son grand lit vide. Et puis les larmes avaient fini par se tarir. Quand la peur de la solitude s'était laissée apprivoiser, il n'était plus resté qu'une vague tristesse. Et même cette tristesse-là avait fini par s'étioler. Suzanne s'était surprise à ne plus compter les jours, à vivre simplement, seule, avec son fils. N'était-ce pas mieux comme ça ? Aurait-il fallu revenir en arrière ? Aurait-il fallu qu'elle continue à pleurer ? Qu'avait-elle fait de tout ce temps ? Elle ne sait plus : rien. Elle n'a rien retenu. Rien, sauf l'enfant. Et rien que pour cet enfant-là, elle se dit que cela valait la peine de n'avoir rien fait d'autre. Elle se dit même qu'il fallait peut-être qu'il en soit ainsi ; que le temps s'arrête, qu'il se creuse comme une coquille pour faire son nid à l'enfant. Même si dans cette coquille, il n'y avait plus de place pour Guillaume. A tel point que Suzanne se demandait parfois qui était vraiment cet homme mal rasé, qui débarquait sans crier gare en plein milieu de la nuit, rapportant dans ses bagages l'odeur poisseuse des halls d'aéroports.

Quelques jours seulement après le nouvel an, Guillaume s'était envolé pour la Yougoslavie : il passait par Ancône où les avions de l'ONU décollaient de la base militaire américaine, pour rejoindre Sarajevo. Fallait-il aller la chercher si loin, la mort ? Cette même semaine, à Istanbul, Orhan s'était jeté par la fenêtre. Il ne s'était pas

envolé, lui. Pas plus que ceux de Sarajevo. Pas plus que les autres, les survivants...

Suzanne n'avait pas su tout de suite qu'Orhan s'était donné la mort. Elle ne le savait pas encore quand, quelques jours à peine après le suicide, elle avait envoyé sa première lettre vers l'Italie... Elle se souvient seulement d'avoir jeté l'enveloppe dans la boîte aux lettres, comme on jette un caillou dans l'abîme : pour l'entendre dégringoler la paroi rocheuse ; mesurer la profondeur du gouffre à l'inlassable répétition de ses rebondissements, toujours plus lointains.

S'il n'y avait, discrètement accrochée dans un coin, cette boîte aux lettres qui n'est d'ailleurs presque jamais relevée, la poste ressemblerait à n'importe quelle autre maison : comme dans tous les villages du Sud, à l'heure où le soleil baisse, la postière vient prendre le frais sur le pas de la porte, avec sa chaise et son tricot. Elle tape dans ses mains pour reprendre son territoire aux chèvres venues chercher l'ombre sous l'auvent de feuilles sèches. Ce claquement de main est aussi le signal qu'attendent les autres femmes pour rejoindre la postière : on les voit traverser la place, l'une après l'autre, se diriger vers les bancs de bois, disposés en « u » pour que l'on puisse causer à l'aise. D'abord elles saluent la postière, puis leurs voisines ; ensuite, elles prennent place, non sans avoir d'abord fait rouler d'un revers de manche les petites crottes en forme d'olive que les bêtes ont laissé derrière elles.

Parfois, à l'heure du déjeuner, les femmes improvisent un pique-nique : l'une apporte les tomates, une autre un concombre, du fromage, un morceau de pain... Mais ces déjeuners sont plutôt réservés aux belles journées de printemps, pour chasser la lassitude des mois d'hiver solitaires et fêter le retour du soleil. Maintenant, la saison est trop avancée. Il fait déjà chaud. Il vaut mieux attendre le soir pour se retrouver à la poste. Les plus âgées s'installent près de la postière qui, parfois, leur offre une chaise ; les plus jeunes préfèrent grimper sur les rochers dressés juste à côté. On dirait qu'ils sont faits pour ça, ces rochers : pour que l'on vienne s'y asseoir, à l'heure où le soleil se couche derrière la montagne penchée sur le bleu de la mer. Les femmes prennent alors une beauté qu'on ne leur voit jamais ailleurs : une beauté antique et noire, offerte à la lumière dorée du couchant.

A l'intérieur, la poste n'est rien d'autre qu'une pièce sombre où l'on entrepose un peu tout et rien : les casiers de bouteilles vides, les bonbonnes de gaz, le bois... dans l'ombre poussiéreuse d'un local sans fenêtre où il faut deviner la présence du téléphone, posé sur une table bancale, avec le compteur d'unités. C'est l'unique téléphone du village. On ne s'en sert qu'avec parcimonie, quand il faut appeler un médecin. Et encore... En fait, la ligne est utilisée surtout pendant l'été par les vacanciers venus d'Istanbul ou les étrangers comme Suzanne : des Français, des Italiens, quelques Allemands qui se retrouvent, le soir, sous l'auvent de feuilles sèches, et attendent sagement, soumis au bon vouloir de la postière qui décidera du

moment venu pour chasser les chèvres. Alors, elle sortira sa chaise, sans hâte... et ouvrira la poste, comme si l'usage du téléphone était incompatible avec les heures de grosse chaleur. Mais telle est la règle : personne n'oserait la discuter. Et si on ne peut appeler aujourd'hui parce qu'en ville les bureaux sont déjà fermés, on rappellera demain, à condition que les lignes n'aient pas été coupées par la tempête. En ce début du mois de juin, il est encore possible que le vent se lève, brutal, capable d'abattre les pylônes. Après une soirée passée à la bougie, il n'est pas rare de retrouver, au petit matin, une ligne électrique arrachée, gisant dans l'eau boueuse. Quand l'été sera là, les flaques auront disparu, mais pas le vent : ce vent sec qui rend fou. Alors, il faudra craindre l'incendie. Pour l'instant, ce diable tête encore sa mère ; il ne pointera le bout de son nez qu'en août quand, plus agile qu'un renard roux, il sautera vivement les collines, pour le seul plaisir de couper la route aux vacanciers.

Pour le moment, Suzanne peut encore sortir de chez elle sans crainte de devoir affronter un de ces groupes de touristes capables de pousser votre porte avant même que vous ayez songé à l'ouvrir, pour demander sans plus d'embarras où se trouvent les toilettes. Bientôt, on maudira leurs vrombissements de moteurs, leurs coups de klaxon qui effraient les chevaux. Mais les villageoises assises sous l'auvent, tranquilles, n'y songent pas encore. Dans leurs petits gilets de laine tirés sur les épaules, elles profitent des derniers rayons du soleil en se racontant la journée qui s'achève.

Suzanne a du mal à suivre la conversation. Elle attrape une phrase au passage et, quand la parole s'emballe, elle en perd le fil pour le rattraper un peu plus loin, à la faveur d'un mot reconnu : étrange poésie de la langue quand on n'en comprend pas le sens, comme si l'absence de sens donnait accès à un autre langage surpris au détour d'un sourire, d'un léger mouvement du regard ou d'un geste un peu brusque... Suzanne regarde les femmes parler. Elle, elle ne parle pas, ou si peu. Elle attend seulement que le téléphone sonne.

Quand il appelle d'Italie, ils ont parfois du mal à se comprendre. Elle ne parle pas sa langue ; il connaît le français mais se trompe souvent. Parfois, il invente des mots. Suzanne s'en amuse ; lui s'en agace car ces petites fautes ouvrent des brèches dans son orgueil d'homme sûr de lui ; irritent sa susceptibilité. Mais Suzanne est si prompte à le rassurer, à lui dire qu'elle aime trop entendre sa voix. Et que deviendrait-elle s'il n'appelait pas ? S'il n'envoyait plus de lettres ? Quand elle lui dit ça, il la rassure ; il plaisante. Mais quand même, qu'aurait-elle fait s'il n'avait pas répondu à sa première lettre ? S'il n'avait pas voulu d'elle, ou pire, s'il s'en était moqué ? Mais non, il a bien voulu qu'elle écrive son nom sur le papier blanc des enveloppes : Enzo. Enzo, mon amour.

L'encre de Suzanne est bleue, bleu nuit. La sienne est bleue aussi, mais d'un bleu plus sombre, presque noir. Quand il lui parle de son désir pour elle, du désir de la revoir, on dirait qu'elle peut les toucher, ces mots nerveusement tracés.

« J'ai très envie de te revoir », a-t-il écrit un jour. « et le penser seulement m'émotionne violemment ». A cet endroit précis de la lettre, le fil de l'encre, encore plus tourmenté que d'habitude, semblait perdre sa direction et s'affoler, à la limite de la rature, comme si l'émotion ressentie ne pouvait être contenue dans les mots eux-mêmes, qu'elle les débordait comme un fleuve déborde ses berges pour les rendre plus fertiles, pour leur donner un pouvoir sensuel qu'il n'aurait pu contenir, si cette agitation ne s'était emparée de la main au moment de les écrire. Et pourtant, ces mots sont quand même les plus doux que Suzanne ait jamais pu lire. Mais ne mentent-ils jamais, ces mots-là ? Un jour, elle lui a demandé s'il se souvenait de la cueillette des amandes. Il a répondu qu'il s'en souvenait, oui, qu'il n'avait pas oublié. Et elle s'est sentie sauvée. Mais il a dit aussi qu'il était trop vieux, qu'à son âge on ne refait pas sa vie. Alors elle a écrit d'autres lettres, pour le convaincre du contraire, et elle en a reçu d'autres aussi. Des mots d'amour, qu'elle attend comme son corps attendrait les caresses si leurs corps pouvaient se toucher. Comme tout serait simple si Enzo était là... Parfois, elle prononce son nom, à voix basse. Elle se sent rassurée par ce nom, c'est la preuve qu'elle n'a pas rêvé puisque l'homme dont elle est amoureuse a un nom, une adresse, qu'elle peut lui écrire et même recevoir ses lettres à lui.

Le seul problème, c'est la lenteur du courrier. D'autant que les lettres venues d'Italie voyagent encore plus lentement que celles qui partent de France. Les réponses tardent toujours à venir, comme cet appel qu'elle attend encore, seule, sur ce coin de banc. Et s'il n'appelait pas ?

La postière n'est pas dupe, qui jette à Suzanne des petits coups d'œil de malice. Quand le téléphone sonne, Suzanne se lève d'un bond, sans pudeur... mais ce n'est pas lui : c'est Guillaume qui demande des nouvelles de Thomas et dit qu'il arrivera bientôt. Une semaine, peut-être...